

un heureux présage. Combattre les distractions, résister aux tentations, les supporter avec patience, c'est une prière, c'est plus qu'une prière, c'est une vertu ou plutôt l'exercice de plusieurs vertus. » Un autre frère lui ayant avoué qu'il avait beaucoup de peine à s'occuper pendant la méditation, et qu'il n'y éprouvait aucun sentiment de dévotion : « La raison de cela, lui dit le Père, c'est que vous êtes trop dissipé pendant le jour ; c'est que vous ne rentrez jamais en vous-même, et que vous ne connaissez ni vos défauts, ni les besoins de votre âme. Si vous faisiez mieux votre examen particulier, vous prieriez mieux. Voyez le saint roi David, comment il prie : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, je suis un homme pauvre, aveugle ; je suis rempli de vices, et les misères m'environnent de toutes parts ; la corruption a pénétré jusqu'à la moelle de mes os. » Il parle ainsi, parce qu'il connaît ses besoins ; et il les connaissait, parce qu'il rentrait souvent en lui-même. Vous n'avez point de vertu, vous êtes rempli de défauts, et vous dites que vous ne savez que faire dans l'oraison ! Montrez à Dieu vos défauts, dites-lui : Mon Dieu, voici devant vous un homme dissipé, orgueilleux, paresseux, sensuel, inconstant. Ah ! mon Dieu, tous les jours je tombe dans ces défauts et dans beaucoup d'autres ; tous les jours je vous offense par mes pensées, par mes paroles, par mes yeux, par mes oreilles et par tous mes sens. Guérissez, ô Jésus, les plaies de mon âme ; pardonnez mes péchés. Vous voyez que je n'ai ni humilité, ni modestie, ni obéissance, ni mortification, ni zèle, ni piété ; donnez-moi ces vertus, et par-dessus tout votre saint amour. Faites cet exercice tous les jours, et je vous promets que vous serez bientôt un excellent frère, et que vous n'aurez pas de peine pour vous occuper pendant la méditation. »

Une fois, après l'oraison, le Père ayant demandé publiquement au frère Laurent comment il s'y était occupé, le bon frère lui répondit avec une grande simplicité : « Vous rencontrez bien, mon Père ; c'est Dieu qui vous a inspiré de

m'interroger pour me punir ; car je n'ai rien fait de bon aujourd'hui, parce que j'avais perdu mon sujet de méditation. Cependant, pour utiliser mon temps, je me suis représenté saint Jean-François Régis passant les nuits entières, prosterné à la porte des églises pour adorer Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. J'ai regardé ce grand saint tout le temps dans cette posture. En voilà un, me suis-je dit, qui n'oubliait pas le sujet de sa méditation, il en avait pour toute la nuit ; tandis que moi, je ne puis m'occuper quelques moments. — C'est bon, frère Laurent, lui dit le Père ; c'est ainsi qu'il faut faire toutes les fois que vous perdrez votre sujet. »

Terminons par un mot du pieux fondateur, qui résume en quelque sorte tous ses enseignements sur la prière, et qui nous fera connaître tout le cas qu'il faisait de la piété : « Les frères pieux, disait-il, sont des hommes précieux qu'on ne peut assez estimer ; ce sont eux qui soutiennent l'institut ; plus nous en aurons, plus la congrégation sera florissante, plus elle sera bénie de Dieu. »

CHAPITRE CINQUIÈME

Son recueillement et son attention à se conserver en la présence de Dieu.

L'EXERCICE favori du P. Champagnat était celui de la présence de Dieu. Il le préférait à tout autre par inclination, par attrait, et surtout parce que Dieu lui-même l'a désigné comme le moyen le plus court et le plus efficace pour arriver à la perfection. *Marchez en ma présence*, dit le Seigneur à Abraham, *et vous serez parfait* (Genèse, xvii, 1).

David dit de lui-même *qu'il s'appliquait toujours à avoir Dieu présent à sa pensée, afin de n'être jamais ébranlé* (Psaume 15, 18), ni par la tentation, ni par les difficultés attachées à la pratique de la vertu. S'il n'eût pas oublié cette résolution, jamais il n'eût offensé Dieu, jamais il ne fût devenu adultère et homicide.

L'exercice de la présence de Dieu n'est pas seulement le plus efficace pour se sanctifier ; c'est encore le plus simple, le plus aisé et le plus doux. C'est le plus simple, par la raison qu'il tient lieu de tous les autres. C'est le plus aisé et le plus doux, parce que le souvenir de Dieu fortifie l'âme et la remplit de joie et de bonheur.

Dans une retraite, le missionnaire qui en donnait les exercices, ayant indiqué, comme il est d'habitude dans ces sortes d'occasions, un grand nombre de moyens pour bien faire ses actions, pour corriger ses défauts et pour acquérir les vertus, le P. Champagnat, qui désirait ardemment se rendre agréable à Dieu, les mit d'abord tous en pratique ; mais bientôt leur multiplicité, au lieu de l'aider, l'embarrassa et le troubla. Il alla donc consulter le missionnaire, qui était en même temps son confesseur, et il lui exposa naïvement son embarras : « Les moyens, lui dit-il, que vous nous avez donnés pour acquérir la perfection, tout bons qu'ils sont, m'ont jeté dans le trouble, et en passant de l'un à l'autre je ne fais rien. La présence de Dieu ne pourrait-elle pas tenir lieu de toutes ces pratiques ? Jusqu'à présent, je ne me suis attaché qu'à cet exercice, et s'il pouvait suffire je le préférerais à tous les autres. » Le missionnaire ne balança pas à lui dire que la présence de Dieu était le plus excellent de tous les moyens qui peuvent nous conduire à la perfection, et que seul il tenait lieu des autres et les remplaçait avantageusement. Extrêmement satisfait de cette réponse, le bon Père se retira en remerciant son confesseur, et il s'attacha plus que jamais à son exercice favori, duquel il se trouvait si bien et retirait tant de fruits.

Saint François de Sales fait observer que la multitude des moyens propres à faire avancer dans la perfection est à plusieurs personnes un obstacle, au lieu d'être un secours. « Il leur arrive, dit ce saint évêque, comme à un voyageur qui, trouvant quantité de routes qui conduisent au lieu où il veut aller, perd le temps à chercher quelle est la meilleure. » Le sage et prudent directeur conseillait donc de s'attacher à un exercice particulier et à une vertu spéciale ; parce que Dieu n'a pas mis notre perfection dans la multitude des choses que nous faisons pour lui plaire, mais seulement dans la méthode de les faire ; méthode qui n'est autre que de faire le peu que nous faisons, par amour et avec tout le soin possible. Par exemple, il voulait que l'on s'appliquât à l'exercice de la présence de Dieu, qui était son cher exercice, ou à celui de la conformité à la volonté de Dieu, ou encore à celui de la pureté d'intention qu'il estimait aussi beaucoup. « Ne faisons pas, ajoute le saint prélat, comme les avars spirituels, qui ne sont jamais contents des exercices qui leur sont prescrits, et qui sont toujours en action pour inventer de nouveaux moyens, afin d'assembler, s'il était possible, toute la sainteté des saints, en une sainteté qu'ils voudraient avoir. En faisant ainsi, ils ne sont jamais satisfaits, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour exécuter tout ce qu'ils veulent embrasser. Certes, l'on ne peut assez dire combien cette variété d'exercices retarde notre perfection, parce qu'elle nous ôte la douce et tranquille attention que nous devons avoir à faire soigneusement pour Dieu ce que nous faisons. Ceux qui, étant dans un festin, vont picotant chaque mets et mangeant un peu de tout, se gâtent l'estomac, et se causent des indigestions qui les empêchent de dormir, et qui sont cause que pendant toute la nuit ils ne font que cracher. De même, les âmes qui veulent goûter de toutes les méthodes et de tous les moyens qui peuvent nous conduire à la perfection, ne prennent pas la bonne route, car l'estomac de leur volonté n'ayant pas assez de chaleur pour digérer et mettre en pra-

tique tant de moyens, il se fait dans leur âme une certaine crudité et indigestion qui leur ôte la paix et la tranquillité d'esprit auprès de Notre-Seigneur, laquelle est l'unique nécessaire, que Marie a choisi et qui ne lui sera point ôté. »

Cet avis de saint François de Sales étant d'une haute importance dans la vie spirituelle et pouvant être très utile aux frères, nous n'avons pas cru sortir de notre sujet en le transcrivant ici; d'autant plus qu'il servait de règle à notre vénéré Père, et qu'il est entièrement conforme à son esprit et à ses enseignements. Comme le saint évêque, dont il lisait et pratiquait avec soin la doctrine, notre pieux fondateur ne cessait de dire : « La perfection ne consiste pas à se charger de toutes sortes de pratiques, ni à prendre tous les moyens que nous trouvons dans les livres, mais à nous attacher à ce qui est de notre état, et à pratiquer constamment la vertu à laquelle nous porte l'attrait de la grâce, et qui nous est conseillée par le guide de notre conscience. »

La manière dont le P. Champagnat pratiquait l'exercice de la présence de Dieu, consistait à croire d'une foi vive et actuelle Dieu présent partout, remplissant l'univers de son immensité, des œuvres de sa bonté, de sa miséricorde et de sa gloire. Rien ne lui était plus familier dans ses instructions, dans ses méditations, et même dans les entretiens particuliers, que ces paroles de l'Apôtre : *C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être*; ou ces autres du roi prophète : *Où irai-je, ô mon Dieu ! pour me dérober à votre Esprit ? Où fuirai-je pour n'être pas en votre présence ? Si je monte au ciel, c'est là que vous habitez et que vous faites paraître votre gloire. Si je descends dans les enfers, vous y êtes présent, et je tremble à la vue de la terrible justice que vous y exercez. Si je vais au delà des mers, votre main droite m'y atteint ; aucun lieu, quelque caché qu'il soit, ne peut me soustraire à vos regards. Vous observez toutes mes démarches et tous mes pas ; bien plus, vous découvrez mes pensées avant qu'elles soient formées ; vous savez ce que je dois dire avant*

que la parole soit sur ma langue ; toutes mes actions vous sont connues, et vous avez sans cesse la main sur moi (Psaume 128). Cette vue de Dieu le tenait dans un profond recueillement au milieu des occupations les plus dissipantes, et lui rendait la prière extrêmement facile. Tout lui était un sujet de s'élever à Dieu et de le bénir ; aussi, en toute occasion, son âme se répandait en actes d'amour, de louange et d'action de grâces.

Un postulant lui ayant demandé de rester toute sa vie dans la maison de noviciat, afin d'être plus solitaire, et de moins penser au monde en ne le voyant pas, il lui répondit : « Rien ne s'oppose à ce que vous puissiez vivre en solitaire dans un établissement et au milieu des enfants. Quant à moi, ajouta-t-il, il me semble que je serais aussi solitaire au milieu de Paris que dans les déserts de la Sibérie. Pendant mon séjour dans cette capitale, je faisais mes affaires et je me renfermais dans ma chambre. Tout Paris ignorait si j'étais dans Paris, et moi-même je ne m'occupais pas plus de cette ville et des curiosités qu'elle renferme, que si j'en avais été à cent lieues. »

Il avoua à une autre personne, qui gémissait de ne pouvoir prier, et qui se plaignait des distractions occasionnées par le souvenir de ce qu'elle avait vu dans ses courses au milieu de la capitale, que pour lui tout ce bruit, toute cette foule qui se croise en tous sens dans les rues, que tous ces objets qui se présentent sans cesse à la vue et qui sont si propres à satisfaire la curiosité, ne lui faisaient aucune impression, et qu'il n'avait pas plus de peine à se recueillir et à se tenir uni à Dieu dans les rues de Paris que dans les bois de l'Hermitage.

Le sentiment de la présence de Dieu tenait son âme dans une paix et une tranquillité inaltérables. Sa grande maxime était que l'on n'a rien à craindre quand on est avec Dieu, et que rien ne peut nuire à ceux qui se confient en la divine Providence.

Il ne cessait de recommander aux frères le saint exercice de la présence de Dieu. Chaque année il voulait que ce fût là une des principales résolutions que l'on est dans l'habitude de prendre à la suite de la retraite. A ce propos, il citait la maxime de saint François de Sales, que la présence de Dieu doit être le pain quotidien des âmes pieuses. Ce qui veut dire que, comme pour la nourriture du corps on joint le pain à toutes sortes de mets, de même, pour la nourriture de l'âme, il n'y a pas d'actions, ni moins encore d'exercices spirituels, qui ne doivent être accompagnés et sanctifiés par le souvenir de la présence de Dieu. Marchant toujours sur les traces du saint évêque de Genève, qui, dans les constitutions des sœurs de la Visitation, a établi par une règle, que dans les récréations et dans les autres exercices, il y aurait une sœur chargée de rappeler de temps en temps aux autres ce saint exercice par ces paroles : Que toutes nos sœurs se souviennent de la sainte présence de Dieu, notre pieux fondateur veut que tous les entretiens des frères, pendant les récréations, roulent ordinairement sur des choses édifiantes, ou que du moins on ne manque pas de faire entrer quelques mots d'édification dans les conversations, afin de ne pas perdre le souvenir de la présence de Dieu et de faire toutes ses actions pour sa gloire. « Vous me demanderez peut-être, disait-il dans une instruction, pourquoi je reviens si souvent sur ce sujet ; c'est qu'il est la base de la vie spirituelle. En quoi consiste la vie spirituelle ? Dans la fuite du péché et la pratique de la vertu. Or, la présence de Dieu vous fera éviter le péché ; elle vous donnera la force pour pratiquer la vertu, pour supporter les peines de votre état, et vous inspirera des sentiments de piété. Quand on est tenté, cette seule pensée : Dieu me voit ! suffit pour calmer les passions, pour chasser le démon et pour dissiper les tentations. En effet, si nous n'osons faire le mal devant les hommes, comment oserions-nous le faire devant Dieu si nous nous rappelions sa présence ? L'oubli de Dieu est la première cause de tous les crimes. »

C'est dans la sainte Ecriture et les saints Pères que le pieux fondateur avait puisé cette doctrine. *La terre, s'écrie le prophète Ezéchiel, est souillée d'homicides, les villes sont pleines d'injustices, de sacrilèges et d'idolâtries, parce que les hommes ont cru que Dieu ne les voyait pas* (Ezéchiel, 9, 9). *L'impie n'a pas Dieu devant les yeux ; c'est pour cela que toutes ses pensées, ses affections, ses paroles et ses œuvres sont souillées, et que tout en lui est gâté et corrompu* (Psal. 10, 5). Si nous nous rappelions que Dieu nous voit, qu'il est témoin de ce que nous faisons, nous l'offenserions bien rarement ; nous ne l'offenserions jamais, dit saint Thomas. Nous ne nous perdons, ajoute sainte Thérèse, que parce que nous croyons que Dieu est loin de nous. Saint Jérôme, sur le reproche que Dieu fait à Jérusalem qu'elle l'a oublié, remarque que le souvenir de Dieu bannit toutes sortes de péchés. Quel moyen peut-on prendre, demande saint Basile, pour arrêter la légèreté de l'esprit, pour n'être pas distrait dans les prières, pour combattre efficacement les vices et pour éviter toute espèce de péché ? Pas d'autre, répond le saint docteur, que la pensée que Dieu nous voit ; car le souvenir de la présence divine est un remède souverainement efficace contre tout péché. Le Père Champagnat donnait une réponse à peu près semblable à un frère qui lui demandait quelle pouvait être la cause du peu de progrès qu'il faisait dans la piété et du grand nombre de fautes qui lui échappaient tous les jours. « Je n'en connais pas d'autre, lui répondit-il, que votre dissipation, qui vous fait oublier la présence de Dieu ; toutes vos fautes proviennent de la facilité avec laquelle vous perdez Dieu de vue. » Il écrivait à un autre : « La dissipation vous cause un grand mal. Efforcez-vous donc d'acquiescer le recueillement, de vous rappeler la présence de Dieu ; par là vous viendrez à bout de corriger votre légèreté, qui vous fait commettre une infinité de fautes et qui vous fera peut-être perdre votre âme. »

On parlait devant lui d'un frère qui avait de grands talents

pour l'enseignement, et quelqu'un disait de ce frère que sa présence seule dans la classe suffisait pour y mettre l'ordre et pour faire travailler les enfants. « Oh ! mes amis, reprit vivement le Père, c'est ainsi et infiniment mieux qu'il en est de la présence de Dieu dans une âme. Cette divine présence suffit pour y établir l'ordre et y apporter la paix, pour en éloigner le péché, et porter cette âme à travailler sans relâche à sa perfection. » Un jour, en visitant la maison, le bon Père surprit un frère dans une faute ; ce frère troublé se jette à ses genoux et s'écrie : « Pardon, mon Père, je ne croyais pas que vous fussiez là ! — Et le bon Dieu, pensiez-vous qu'il y est ? répliqua le Père. Quoi ! mon frère, vous faites devant Dieu ce que vous n'oseriez faire devant moi ! Tant que vous vous conduirez de la sorte, vous n'aurez que l'habit de religieux ; votre vie sera pleine de fautes et vide de vertus. »

« Un autre avantage de la présence de Dieu, disait le Père Champagnat, c'est de nous inspirer un grand courage, un grand zèle pour travailler à notre perfection. Aucun sacrifice ne coûte quand on pense à ce que Dieu a fait pour nous. Quels sont les religieux qui se traînent dans le chemin de la vertu ? Ce sont les religieux dissipés et qui rentrent rarement en eux-mêmes ; les religieux qui ne gardent pas le silence, qui s'entretiennent beaucoup avec les hommes et peu avec Dieu ; les religieux qui sont habituellement infidèles à la grâce, et qui, semblables aux Juifs, n'entendent la voix de Dieu que lorsqu'elle est accompagnée de coups de tonnerre, c'est-à-dire quand elle les menace de l'enfer. Ces religieux n'ayant pas l'esprit de foi et oubliant que Dieu les voit, se conduisent comme les mauvais domestiques qui cessent de travailler, se couchent ou s'amusez dès que leur maître n'est plus présent. Gardons-nous d'imiter une pareille conduite, et pour cela rappelons-nous que Celui pour qui nous travaillons nous regarde, et que nous sommes toujours sous ses yeux. Ce qui portait les patriarches aux sublimes vertus que nous admirons en eux, c'était uniquement la présence de

Dieu. Ce souvenir leur était tellement familier qu'ils n'avaient pas de façon de parler plus commune que de dire : *le Seigneur vit en la présence duquel je suis.*

« Une autre chose très propre à ranimer notre courage et à nous porter à bien faire nos actions, c'est que Dieu se contente de notre bonne volonté et de nos efforts, et qu'il ne demande pas de nous le succès. Bien différent des hommes, qui pour l'ordinaire ne tiennent aucun compte de la bonne volonté et ne payent que les services effectifs qu'on leur rend, Dieu ne regarde que la disposition de notre cœur ; il nous tient compte de nos bons désirs et nous comble de ses bienfaits, dès que nous faisons notre petit possible pour lui être agréables et pour remplir nos devoirs. Avec une once de bonne volonté, on peut faire un saint religieux, on peut faire des merveilles. Si donc nous sommes pauvres et sans vertu, c'est notre négligence qui en est cause, c'est parce que la bonne volonté nous manque ; et la bonne volonté nous manque parce que nous n'avons pas l'esprit de foi, parce que nous ne méditons pas les vérités de la religion, et que nous passons les journées entières sans penser à Dieu. »

« Mon cher ami, disait le pieux fondateur à un frère qui trouvait les pratiques de la vie religieuse trop pénibles, si vous aviez souvent présentes à l'esprit ces paroles de l'apôtre : *C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être*, vous ne seriez pas si lâche, l'observance de la règle ne vous coûterait pas tant, et vous ne seriez pas toujours à disputer avec le démon de la paresse. — A la manière dont vous faites vos actions, fait-il observer à un autre, on voit que vous ne pensez pas à Dieu, et que le motif de lui plaire n'entre pour rien dans ce que vous faites.

« Vous n'éprouvez tant de peines dans votre classe, écrivait-il à un troisième, et vous ne vous livrez à l'impatience, à l'ennui et au découragement, que parce que vous ne vous rappelez pas la présence de Dieu, et que vous ne vous proposez pas sa gloire dans ce que vous faites. Les actes de

patience, de charité, de zèle, que vous avez tant d'occasions de pratiquer et que vous négligez, ne vous coûteraient rien, si vous étiez convaincu que Dieu vous regarde, et que votre bon ange marque dans le livre de vie tout ce que vous souffrez et tous les actes de vertu que vous pratiquez. »

Voici maintenant en quoi le Père Champagnat voulait qu'un frère de Marie fit consister l'exercice de la présence de Dieu :

« 1° A se conserver dans l'état de grâce, à veiller sur ses pensées, sur ses paroles, sur toute sa conduite, pour ne rien dire ni faire qui blesse la conscience et qui déplaît à Dieu ; à combattre les tentations par cette pensée : DIEU ME VOIT ;

« 2° A offrir toutes ses actions à Dieu, et à se proposer en toutes choses sa plus grande gloire ;

« 3° A faire souvent dans la journée, et même pendant la nuit dans les intervalles du sommeil, des oraisons jaculatoires ;

« 4° A se proposer Notre-Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans ses actions, à se rappeler ses vertus, ses souffrances, sa manière de traiter avec les hommes, et à s'appliquer à parler et à agir comme il a fait ou comme il aurait fait en semblable occasion ;

« 5° A voir Dieu dans les créatures, à le louer, à le bénir dans les services qu'elles nous rendent ; à nous confier à la Providence, à nous soumettre à ses desseins dans tous les événements, quels qu'ils soient, et à attendre d'elle seule notre secours dans les difficultés et dans tous nos besoins. »

Comme on le voit, cette manière de pratiquer la présence de Dieu, est tout à la fois très facile et très profitable.

CHAPITRE SIXIÈME

Son amour pour Notre-Seigneur.

CONNAITRE, aimer et imiter Jésus-Christ : voilà toute la vertu et toute la sainteté. Le Père Champagnat, qui avait l'intelligence de cette vérité, faisait de la vie du divin Sauveur le sujet habituel de ses méditations. Il avait une dévotion particulière à Jésus enfant. Chaque année il se préparait avec soin à la fête de sa naissance et la célébrait avec la plus grande solennité. La nuit de Noël, il faisait faire une crèche pour représenter cette divine naissance avec toutes les circonstances qui l'accompagnèrent ; il allait avec toute la communauté adorer le divin Enfant couché dans la crèche, sur un peu de paille, et lui adressait les prières les plus ferventes. « Oh ! mes frères, s'écriait-il dans une instruction sur cette fête, voyez le divin Enfant couché dans une crèche, dénué de tout ; il nous tend ses petites mains, et nous invite à aller à lui, moins pour nous faire partager sa pauvreté que pour nous remplir de ses grâces. Il s'est fait enfant et il s'est réduit en cet état de dénûment pour gagner notre amour, pour se faire aimer et pour nous ôter toute crainte. Il n'est rien de plus aimable qu'un enfant : son innocence, sa simplicité, sa douceur, ses caresses et sa faiblesse même sont capables de toucher et de gagner les cœurs les plus durs et les plus barbares. Comment donc nous défendre d'aimer Jésus qui s'est fait enfant pour animer notre confiance, pour nous témoigner l'excès de son amour, et pour nous faire comprendre que nous obtiendrons tout de lui ? Il n'est rien de plus facile et de plus traitable